



HAL
open science

La sexualité en colloque, une “ parenthèse enchantée ” ?

Farah Deruelle

► **To cite this version:**

Farah Deruelle. La sexualité en colloque, une “ parenthèse enchantée ” ?. *Terrains et Travaux : Revue de Sciences Sociales*, 2022, 40 (1), pp.89-111. 10.3917/tt.040.0089 . hal-03997595

HAL Id: hal-03997595

<https://hal.science/hal-03997595v1>

Submitted on 20 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

La sexualité en colloque, une « *parenthèse enchantée* » ?

Violences et rituels professionnels à l'épreuve de l'égalité des carrières scientifiques

Résumé FR. À travers l'étude d'un espace-temps spécifique généralement occulté, les colloques scientifiques, cet article propose d'explorer la sexualité présente au cœur du travail de recherche, et de la penser comme facteur d'inégalité professionnelle. Il s'appuie, pour ce faire, sur un corpus regroupant 24 entretiens semi-directifs menés auprès de professionnel·le·s de la recherche, pour la plupart des agent·e·s CNRS issu·e·s de sciences fondamentales. Brouillant les frontières entre sphères publique et privée, les colloques se donnent à voir en instances de socialisation professionnelle informelle, où pratique festive, sexe et science se confondent. Tandis que les hommes perçoivent les colloques comme des opportunités d'allier activités professionnelles et expériences sexuelles, les femmes, exposées aux violences sexuelles, les vivent davantage comme des espaces de danger pour leur intégrité et leur carrière.

Résumé EN. Through the study of a specific space-time generally forgotten, scientific symposiums, this article proposes to explore the sexuality present at the core of research work, and to consider it as a factor of professional inequality. It is based on a corpus of 24 semi-structured interviews, conducted with research professionals, mostly CNRS agents in basic sciences. Blurring the lines between the public and private spheres, symposiums are to be seen as instances of informal professional socialization, where festive practice, sex and science merge. Whereas men perceive symposiums as opportunities to combine professional activities and sexual experiences, women, exposed to sexual violence, experience it more as spaces of danger for their integrity and their career.

Mots-clefs : violences sexuelles, colloques scientifiques, carrières académiques, égalité professionnelle, couples à double-carrière

Key words: sexual violence, scientific symposiums, academic careers, professional equality, dual-career couples

« Nous sommes en juin, et la saison des colloques bat son plein. [...] Tout le monde universitaire semble être en transhumance. La moitié des passages sur les vols atlantiques en ce moment sont des professeurs d'université. Leurs bagages sont plus lourds que la moyenne, lestés qu'ils sont de livres et de papier – volumineux aussi, car ils doivent prévoir des tenues habillées aussi bien que des vêtements de sport, ce qu'il faut pour assister à des conférences ou pour aller à la plage, ou encore au British Museum, ou au Schloss, ou au Duomo, ou au Folk Village. Car si cette ronde des colloques est aussi fascinante, c'est parce qu'elle permet de convertir le travail en jeu, de combiner tourisme et activité professionnelle, et tout cela aux frais de la princesse. » (Lodge, 1991 : 353-354)

Aux deux-tiers d'*Un tout petit monde*¹, c'est ainsi que David Lodge dépeint, non sans ironie, l'univers des colloques académiques qu'il connaît bien. Cet espace aux frontières poreuses sera, tout au long de son œuvre, le pivot d'une intrigue empreinte d'érotisme et d'élections affinitaires, décrivant ainsi la banale étendue de ce non-dit du monde scientifique. En analysant cette convention rituelle à l'aune des rapports de genre et des rapports sexuels qui la traversent, c'est à cette même entreprise que nous aspirons.

« *Aspect généralement oublié de l'organisation sociale* » (Roy, 2006 : 189), la sexualité peine encore à être analysée avec opérationnalité dès lors qu'elle se déploie dans l'arène professionnelle. En dehors du prisme désormais étayé de la régulation juridique du harcèlement sexuel (Saguy, 2003 ; Lieber, Pochic, Serre, 2019), elle reste rarement prise pour cible, en tant qu'objet d'étude plutôt associé à la sphère privée. Boîte noire de la sociologie du travail, la sexualité en est aussi son « *point aveugle* » (Avril, 2019 : 1) surgissant en marge du terrain, et obligeant alors à son traitement parcellaire (Pruvost, 2008) ou postérieur (Oeser, 2019). Quant au champ français des études sur le genre, il s'est historiquement polarisé entre travail et sexualité, deux « *foyers de fabrique du genre* » jugés antagonistes pour penser l'émancipation des femmes, entérinant ainsi leur impossible articulation théorique (Clair, 2013 : 114). S'ils sont restés lettre morte depuis, les appels réitérés à les traiter conjointement ne sont pourtant pas neufs : « *Si, en particulier du point de vue des femmes, il apparaît de façon évidente que le travail et la sexualité interagissent constamment, interfèrent et s'entremêlent, alors la distinction entre les deux domaines de recherche doit être revue* » (Lallement, Laufer, Molinier, 2005 : 10). À la lumière du mouvement #MeToo néanmoins, et de la mise en agenda des violences sexuelles qu'il a induit, cette réconciliation se mue en projet sociologique particulièrement pressant. Dans un contexte national où les employeurs publics, CNRS inclus, sont enjoins à adopter des politiques d'égalité professionnelle, force est de constater que la question sexuelle demeure leur impensé majeur (Lapeyre, 2018).

Au sein de la sphère académique, monde clos dont les professionnel·le·s ont tendance à taire les relations interpersonnelles qui y sont fabriquées (Cardi, Naudier, Pruvost, 2005), la sexualité fait encore office de secret de polichinelle. En témoigne ce qui apparaît, à première vue, comme un mythe tenace autour de l'homogamie conjugale entre pairs de la recherche. De longue date désormais, le CLASCHES² œuvre aussi à y faire reconnaître l'existence parallèle de situations de harcèlement, d'agressions, parfois de viols, hautement préjudiciables aux carrières scientifiques féminines. Qu'elles soient contraintes ou consenties, les mœurs sexuelles de la vie de laboratoire souffrent ainsi d'une cécité tant scientifique que politique. S'intéresser aux pratiques autres que le travail, prenant place en son cœur, permet toutefois d'informer sur les modes informels et souvent dissimulés de l'exercice professionnel (Monjaret, 2001). En resserrant sa focale sur l'espace-temps spécifique des colloques, propice à l'exercice de prérogatives sexuelles autant qu'il favorise des rapports de séductions éphémères, cet article

¹ Nous tenons à remercier Julie Jarty pour la découverte de cet ouvrage et sa relecture de l'article, ainsi que les évaluateur·trice·s anonymes pour leurs retours ayant permis une amélioration substantielle du manuscrit.

² Collectif de Lutte Anti-Sexiste Contre le Harcèlement sexuel dans l'Enseignement Supérieur et la recherche.

entend démontrer que la sexualité n'y fait point exception. Il s'appuie pour ce faire sur une enquête menée entre février et juillet 2021 au sein d'une délégation régionale du CNRS, et s'intéressant plus largement aux effets de la sexualité au travail sur les carrières scientifiques. Le corpus rassemble 24 entretiens biographiques conduits auprès de personnels, pour la plupart CNRS, membres d'unités de support ou de recherche (de biologie, physique et chimie). Leur recrutement s'est fait au moyen d'un appel à participations public, au titre explicite, et largement diffusé. L'ensemble des corps s'y avère représenté : ont ainsi répondu à l'appel 6 directeur·trice·s de recherche (DR), 5 chargé·e·s de recherche (CR), 2 maître·sse·s de conférences (MCF), 4 ingénieures de recherche (IR), 2 ingénieures d'études (IE), 2 assistantes ingénieures (AI), 1 technicienne, ainsi que 2 doctorantes.

Colloques, congrès et autres déplacements professionnels méritent, en effet, un traitement en propre, tant ces missions emblématiques du « *tout petit monde* » (Lodge, 1991) de la recherche s'articulent en espaces à la fois publics et privés, professionnels et affinitaires, scientifiques et festifs. Ils constituent aussi un observatoire privilégié pour analyser la ligne de tension entre consentement et abus de pouvoir. Tout à la fois « *envers du décor* » académique jalousement occulté par ses membres (Hughes, 1996 : 123) et thématique généralement impensée des travaux sociologiques, l'entrée par les colloques constituait un choix conscient de notre grille d'entretien, prévue pour contraindre le discours à ce sujet. L'enthousiasme avec lequel ce thème a été reçu nous a néanmoins invitée à faire fi de cet écueil : oublié de la plupart des enquêté·e·s, il a su engendrer son lot de confidences spontanées, parfois amusées, parfois douloureuses. Du côté des hommes, nettement plus frileux à se confier (6 enquêtés sur 24), les anecdotes de colloques échangées témoignent d'un entrain certain à révéler les coulisses du métier, toutefois contenu dans le discrétionnaire du face-à-face, renforçant l'empreinte insaisissable de cette scène. Quant aux femmes (18 sur 24), elles ont plutôt investi la relation d'enquête comme terrain dénué de jugements et de repréailles, confiant des violences parfois pour la première fois. À défaut d'ethnographie directe de ces espaces, les verbatim mobilisés ci-après rendent compte de saynètes tangibles, remémorées avec acuité, mais bel et bien révolues. L'enquête « après-coup » permet, à cet égard, de saisir les pratiques sexuelles au travail avec bien plus d'aisance qu'une enquête *in situ* ne saurait le faire (Oeser, 2019). Dans ce même objectif d'épargner désagréments et retombées professionnelles à nos enquêté·e·s, leurs âges mais aussi les villes, pays et années d'édition des événements scientifiques cités ont été modifiés selon la méthode des « *cas fictifs* » (Béliard, Eideliman, 2008 : 138), requérant une triple-exigence de concordance, de confidentialité et de plausibilité.

En faisant de l'espace des colloques un miroir grossissant du monde académique, nous cherchons à problématiser ce qui, dans les enjeux de sexualités et de violences qui lui sont latents, participe à maintenir, à terme, une « *féminisation irrégulière et inaboutie* » de ses effectifs (Marry, Jonas, 2009 : 402). L'étude croisée des manifestations sexuelles au travail et des modalités organisationnelles des carrières scientifiques vise à souligner leurs inévitables collusions, et leur portée préjudiciable pour l'égalité entre chercheurs et chercheuses. À ce titre, l'hétérosexualité tranchée de notre population (23 enquêté·e·s sur 24) infléchit assurément notre compréhension de l'expérience de ces espaces traversés par des enjeux d'homogamie conjugale autant que de violences sexuelles. En seule sexualité à pouvoir s'exprimer sans heurts au travail (Pringle, 1989), elle s'y lit en agente organisatrice de la vie sociale, permettant d'aligner les comportements sexuels sur les attendus professionnels. En ce sens, nous révélerons, dans un premier temps, la structuration réelle de cet espace académique festif, socialisateur, quoique scindé par des rituels professionnels et affinitaires éminemment genrés. Pour les hommes hétérosexuels surtout, les colloques constituent des lieux de desserrement des contraintes sociales, légitimant l'immixtion de la sexualité dans l'arène professionnelle. La prégnance des violences sexuelles sur cette scène sera ensuite l'occasion de mettre à jour leur incidence sur

les carrières de chercheuses, ainsi contraintes de mener un double-front. À rebours de l'expérience libératrice vantée par leurs collègues, les femmes y identifient de multiples dangers, pour leurs intégrité et avancement de carrière.

La ritualisation d'un entre soi professionnel « en dehors du temps »

Colloques et congrès sont les lieux par excellence du débat contradictoire et de la soumission de ses travaux à l'évaluation des pairs. Ils donnent ainsi corps à l'exigence à la production scientifique et abritent, en premier lieu, des communications orales sur les objets de recherche des chercheur·se·s et ingénieur·e·s³. En tant que point de ralliement d'une communauté épistémique, ces conventions professionnelles, dûment attendues d'une édition sur l'autre, produisent la routine d'un « faire-famille » cher au monde scientifique. Compte tenu de la fréquence des mises en couple homogames au sein du corpus⁴, il n'est pas rare que les colloques hébergent aussi des régulations conjugales, plutôt occultées de ce cœur de métier.

Derrière la science, un site de régulations conjugales et familiales

Dans un secteur où les romances au travail sont particulièrement répandues (Astin, Milem, 1997), les colloques incarnent cet horizon encensé par tout partenariat conjugal, attestant d'une synchronisation effective entre les agendas du couple, voire d'une symbiose parfaite, tant romantique que scientifique. Élisabeth évoque, à cet égard, une expérience « *extraordinaire* », « *un bon deal* »⁵ lorsqu'à deux reprises, en République dominicaine puis en Tunisie, elle partage hôtels et missions avec son mari. Permis par le caractère en dehors du temps des colloques à l'étranger, ces séquences épanouissantes constituent un véritable idéal de ce que travailler en couple devrait signifier. Leur séquençage temporel, par des voyages courts, ritualisés et communs, permet de valoriser ces moments de connivence intellectuelle, tout en maintenant à distance compétition intraconjugale et petits soucis quotidiens des paillasses. Dans la pratique néanmoins, ces voyages professionnels amplifient des inégalités scientifiques internes au contrat conjugal. Le duo asymétrique formé par Tobias et son épouse offre un exemple saillant de la division sexuelle du travail académique qui officie dans ces espaces :

« Une fois, j'étais toute une semaine en Corée et elle est venue avec moi. Et la copine de mon collègue est venue. Donc elles ont beaucoup, d'elles-mêmes, organisé le circuit touristique pendant que nous, on travaillait. Et puis, une fois, elle était venue au Danemark. Y'avait une autre femme de collègue, donc elles ont fait aussi un peu des choses ensemble. Et puis, bon, on a passé la soirée ensemble pour les banquets, les réceptions, les choses comme ça. »

[Tobias, 50-60 ans, DR, physique, marié à une ingénieure CNRS]

L'anecdote officialise une pratique bien connue des chercheur·se·s en situation d'homogamie : les congrès à l'étranger permettent de planifier les destinations de vacances du couple, joignant l'utile à l'agréable. Les à-côtés plaisants de ces déplacements (galas, excursions, etc.) laissent ainsi deviner l'existence d'un tourisme universitaire, néanmoins soumis à une répartition

³ Dans ces unités de sciences dures, les ingénieur·e·s occupent des fonctions plus étroitement liées à la recherche expérimentale (coordination de plateforme de manipulations, par exemple). C'est à ce titre qu'il leur arrive plus ou moins fréquemment de communiquer dans des colloques scientifiques.

⁴ 17 de nos 24 enquêté·e·s sont ou ont déjà été engagé·e·s dans des couples, non seulement de niveau de diplôme équivalent, mais partageant souvent un même environnement de travail (laboratoire et/ou discipline). Les caractéristiques conjugales évoquées sont celles au moment du terrain.

⁵ Élisabeth, 60-70 ans, AI, chimie, mariée à un ingénieur CNRS.

inéquitable du travail fourni. La science, à proprement parler, reste l'affaire prioritaire des hommes, tandis que leurs femmes se voient sollicitées dans la gestion des temps domestiques : les circuits touristiques certes, mais aussi les mondanités où il est attendu d'elles qu'elles assurent leur devoir de représentation de l'équipe conjugale (de Singly, Chaland, 2002). Exclues des réseaux académiques tendanciellement organisés au profit de leurs conjoints (Marry, Jonas, 2009), elles n'en sont pas moins tenues à leur entretien par leur participation active aux soirées festives, où se faire (bien) voir revient à exister professionnellement. Dans le cas de l'épouse de Tobias, elle assume sa part de travail informel jusqu'à la naissance de leurs enfants : c'est alors seul qu'il poursuit ses déplacements à l'étranger, au prix de quelques tensions conjugales. Dès l'arrivée du premier enfant, nombreuses sont ainsi les femmes du CNRS témoignant d'une baisse drastique de leurs communications scientifiques : tout se produit comme s'il s'agissait là des activités qu'elles étaient les plus enclines à abandonner, pour mieux préserver le reste. Parfois, ces sacrifices sont subis davantage que contraints. En début d'entretien, Romane relativise la centralité de ces espaces, et se montre critique de leurs rituels de sociabilité : « *J'suis pas du genre à aller aux social events me bourrer la gueule en buvant du vin et fromage, en parlant de science en anglais* ». À l'évocation de sa rupture néanmoins, leur mise à distance s'explique différemment :

« Mais la séparation a eu des impacts sur mon boulot, c'est-à-dire que ma cheffe, par exemple, m'envoyait plus en congrès. Elle me laissait plus partir en congrès, parce que, de toute façon, j'étais mère célibataire, et j'avais qu'à m'occuper de mon enfant. »

[Romane, 30-40 ans, CR, biologie, séparée d'un commercial]

Sous le joug de sa *principal investigator*⁶, Romane doit faire face aux bâtons qu'elle lui met dans les roues « pour son propre bien ». Pour pallier ses problèmes de garde, elle ne peut, de surcroît, faire appel à son ex-compagnon avec lequel elle est en conflit à propos de la pension alimentaire. Dans la manière dont les chercheuses « *tendent à n'investir que de façon séquentielle et non simultanée les différentes facettes du métier* » (Marry, Jonas, 2009 : 409), la double-gestion des ruptures conjugales et des contraintes familiales pèse de tout son poids. Lorsqu'elles ne sont pas d'astreinte au foyer, elles restent chargées de planifier la venue de leurs enfants en colloque autant que leur garde durant le séjour. Faute de services systématiquement proposés par les sociétés savantes, elles se voient exclues des conventions, dîners et autres moments d'intérêt scientifique, ainsi reléguées aux marges de l'espace académique festif. Mais s'il leur est structurellement défavorable, il se mue, pour leurs confrères, en lieu professionnel et affinitaire, synonyme de délivrance des contraintes domestiques. En entretien, Xavier témoigne de ce sentiment dont il est épris lors de ses déplacements professionnels, qu'il effectue seul :

« Honnêtement, pour moi, ça a toujours plus été un espace de liberté, dans lequel j'avais pas envie d'être avec ma compagne, simplement parce que c'était mon espace professionnel. J'avais envie d'être avec des collègues. C'était des espaces où j'étais pas en famille, ou pas en couple. J'avais plutôt tendance à privilégier ces espaces... à les sanctuariser... »

[Xavier, 30-40 ans, CR, physique, séparé d'une chercheuse]

Dans ces moments de relâchement, Xavier préfère la compagnie de ses collègues physiciens à un voyage en famille ; c'est alors à son ex-conjointe, pourtant de même statut, qu'échoit la garde de leurs deux enfants. Au regard de la faible féminisation de sa discipline, le havre de

⁶ Ce terme répandu en sciences expérimentales désigne le ou la chercheur·se principal·e d'un projet suite au décrochage d'une bourse. Il ou elle a la main sur les fonds financiers et le calendrier scientifique, et dispose *de facto* d'une autorité certaine sur le reste de l'équipe.

paix que représentent les colloques pour Xavier se comprend d'abord en lieu de consolidation d'un entre-soi masculin, où se mélangent, pêle-mêle, réseaux informels, pratiques festives, discussions intimes, alcoolisation et réunions d'anciens camarades. Au-delà des attendus scientifiques, les temps festifs en colloques se lisent bel et bien ici comme « *mécanisme d'affirmation identitaire* » d'un groupe professionnel (Monjaret, 2001 : 98) ; ils s'entendent aussi comme mécanisme de résistance d'une classe de sexe à l'emprise supposée de la vie familiale, si ce n'est de la monogamie. De cette vue d'ensemble, se dégagent ainsi des temps d'homosociabilité professionnelle en colloque fortement polarisés, où chacun·e apparaît tenu·e à son rôle, mais qui se recouvrent partiellement dès lors que la sexualité y interfère.

« *Se lâcher* » : des jouissances sexuelles sans entraves ?

Tantôt qualifié de « *colonie de vacances* »⁷, tantôt de « *forum Meetic* »⁸, les métaphores ne manquent pas, en entretien, pour rendre compte de l'entre-deux des colloques, superposant des pratiques privées à une arène pourtant professionnelle. Si l'élasticité temporelle que requiert la recherche engrange des recouvrements fréquents entre sphères publique et privée, les colloques amplifient cette tendance, en ce qu'ils sont des lieux de ritualisation et de sacralisation de la fête comme pratique (extra)professionnelle (Monjaret, 2001). Dès lors, l'intimité de façade et les frivolités fabriquées entre pairs y sont particulièrement encensées. Elles légitiment, chez les hommes, le recrutement de partenaires sexuelles sur le lieu de travail, fussent-elles éphémères :

« On s'est retrouvé, je crois que c'était à Montpellier en 2018, si mes souvenirs sont bons. On se retrouve en conf', comme ça, et la soirée suit son cours... Et on s'est retrouvé dans le même lit, dans la même chambre d'hôtel. Et un an après... Ouais, un an après, je m'embrouille un peu dans les dates, mais on se retrouve à Seattle. On a une conf'. Bis repetita. [il rit] »

[Aymeric, 30-40 ans, MCF, physique, séparé d'une chercheuse]

Si les congrès sont l'occasion de renouer avec de vieilles connaissances, ils sont aussi une instance de socialisation sexuelle, Aymeric entretenant ici une relation peu engageante avec une ancienne camarade de promotion. Il va jusqu'à préciser qu'en cas de célibat mutuel à la prochaine échéance, « *les probabilités que ça se repasse sont très élevées* ». Dans son cas, la sexualité est appréhendée en toute légèreté. Les pratiques de séduction s'avèrent en effet plus simples à initier vis-à-vis de personnes extérieures aux cercles de sociabilités quotidiens. Négocier le retour à l'emploi au sein des murs de la structure après une séquence de flirt voire de sexe, juguler la cohabitation parfois empreinte de gêne qui s'ensuit sont des problématiques se posant bien moins, dès lors que l'on recrute ses partenaires en colloques. Il s'agit là sans doute de l'« *effet facilitateur du congrès* »⁹ évoqué en entretien, plus ou moins actif en fonction des disciplines – les congrès de médecine ne faillant point ici à leur réputation. En l'absence de retombées professionnelles, et alcool aidant, une plus grande liberté saisit les chercheurs, lesquels s'engagent alors dans des rapports qu'ils n'auraient peut-être pas eus avec leurs collègues du quotidien. Sur ce point, les discours unanimes de nos 6 hommes enquêtés se voient systématiquement corroborés par ceux de leurs consœurs :

« Les gens se lâchent dans les congrès ! Mais c'est connu, hein ! [...] C'est surtout qu'une fois que chacun revient, on en parle pas, c'est comme s'il s'était rien passé, c'est comme tabou d'en parler. Moi j'ai vécu des cas où c'était des personnes du même

⁷ Aymeric, 30-40 ans, MCF, physique, séparé d'une chercheuse.

⁸ Christian, 50-60 ans, DR, biologie, marié à une enseignante-chercheuse.

⁹ Christian, 50-60 ans, DR, biologie, marié à une enseignante-chercheuse.

labo, donc qui avaient chacune sa vie qui, à la soirée du congrès... Bah, elles ont fait ce qu'elles avaient à faire, et le lendemain ou le surlendemain, tout le monde était de retour au labo... Tout allait bien ! Comme s'il s'était rien passé ! C'est des parenthèses. En espérant qu'elles soient enchantées pour eux. »

[Nadia, 50-60 ans, IR, biologie, mariée à un enseignant]

Parenthèses enchantées, les colloques sont donc aussi ces « *soupapes de sécurité* » utiles à la canalisation des ardeurs et des tensions sur le lieu de travail (Monjaret, 2001 : 95). Ainsi légitimés, les jeux de séduction qui en découlent remplissent des fonctions sociales identifiées, aidant à relâcher la pression (Pringle, 1989) due à l'exigence scientifique, autant qu'ils réaffirment la cohésion du collectif de travail (Roy, 2006). Pour Salomé, seule femme du corpus à vanter les bienfaits de telles pratiques, les colloques permettent de rompre avec le « *train-train habituel* »¹⁰ et laissent place à des séquences de drague, n'allant jamais jusqu'à mettre en danger son mariage. De fait, l'extraconjugalité également se voit facilitée par le caractère en dehors du temps des colloques. Ici aussi, la consommation d'alcool et les temps de sociabilité partagés, y compris de nuit, « *instaurent une atmosphère d'exception, où la sexualité extra-conjugale devient imaginable pour les uns, pratiquée pour les autres* » (Oeser, 2019 : 32) – une dichotomie qui reste, au sein du corpus, fortement polarisée selon l'appartenance sexuée. Au cours de son second mariage, Philippe entame une liaison avec sa propre doctorante, de trente ans plus jeune que lui. Au sein de leur unité, leur duo éveille des jugements désapprouvateurs ; c'est donc en colloque qu'il et elle se réfugient pour s'adonner à leur désir de manière bien plus charnelle :

« En congrès, c'était le bonheur, sans personne autour. On vivait comme mari et femme. [...] L'avant-dernière, c'était au Canada, on avait une semaine entière à nous, elle s'est jetée dans mes bras devant les collègues, quasiment. Donc on a passé une semaine super. Et puis au retour, c'est plus pareil. Dans l'avion, bon, ça va encore. Mais à l'aéroport, déjà, elle me rejette comme si j'étais le pourri de service, quoi, vraiment quelqu'un d'odieux, parce que y'a le copain qui attend de l'autre côté de la douane. [...] Finalement, on a vécu que des moments-passions, quoi. Le maximum qu'on ait vécu ensemble, dormi ensemble, couché ensemble, c'est dans les conférences. »

[Philippe, 60-70 ans, DR, physique, marié à une chercheuse du privé]

Le temps passé avec l'amante, Florence Vatin le qualifie justement de « *parenthèse* » : le colloque devient alors ce « *monde à part qui existe parallèlement à une relation institutionnalisée* », cet « *ailleurs qui autorise souvent des transgressions* » (2016 : 255). Et transgression il y a, puisque le désir de Philippe pour sa doctorante s'apparente largement à du harcèlement sexuel¹¹. Heuristique, l'épisode met ainsi en relief les vases communicants de l'extraconjugalité et de la violence sexuelle qu'elle peut cacher : elles ont en commun de s'exercer préférentiellement à l'abri des regards indiscrets. Dès lors, la configuration des colloques paraît idéale pour s'engager dans l'une ou l'autre de ces activités, en marge du monde académique traditionnel et loin de leurs épouses. En outre, la toute-puissance professionnelle et sexuelle dont sont investis les chercheurs se renforce à la lumière du silence pudique qui entoure leurs pratiques extra-conjugales, à défaut d'être activement couvertes par les collègues (Pruvost, 2008). Malgré les rumeurs et commérages s'y échangeant en temps réel, ce qui se produit en colloque doit rester en colloque et ne jamais s'ébruiter ailleurs, formalisant les

¹⁰ Salomé, 40-50 ans, IE, physique, mariée à un ingénieur CNRS.

¹¹ La jeune femme n'exprime jamais de consentement clair aux avances de Philippe, qui lui déclare ses sentiments avant même d'accepter d'encadrer sa thèse (« *Elle savait mes sentiments, mais elle m'avait pas dit les siens. Par contre, je sais lire entre les lignes, quand même !* »). Même après qu'elle ait mis un terme à la liaison, les attendus classiques de l'après-thèse (articles, post-doctorat) sont prétextes à chantage (« *Sur le papier, elle a pas ce qu'il faut. J'aurais pu l'amener à avoir ça. Et ensuite, si elle avait voulu...* »).

frontières géographiques du secret professionnel et de ses « *savoirs coupables* » (Hughes, 1996 : 101). Ainsi perçu comme un tiers-lieu désengagé du quotidien, l'espace académique festif permet aussi une plus grande aisance masculine dans les régulations conjugales, cessations incluses. Ne sachant, depuis six mois, comment mettre un terme à la relation qu'il entretient avec une collègue, Julien finit par s'y résoudre un soir de congrès :

« On s'est séparés, c'était sur un week-end à Vienne, en Autriche. Moi, j'avais une conférence là-bas et elle m'avait rejoint pour l'occasion. Bon, l'avantage c'est que c'était un lieu neutre, c'était pas chez elle, c'était pas chez moi, c'était nulle part dans une ville où on pourrait ne jamais retourner. [...] J'ai loupé mon avion, d'ailleurs, à cause de ça. »

[Julien, 30-40 ans, CR, physique, séparé d'une chercheuse]

La neutralité supposée du lieu facilite le passage à l'action, engendrant une rupture calfeutrée dans cet espace-temps, comme pour en endiguer les potentielles retombées. Ou pour le dire autrement, « *tout se passe comme si les hommes arrivaient à séparer la sphère [...] professionnelle de leurs pratiques sexuelles, ou alors comme si, pour eux, il était admis qu'il s'agisse de deux sphères séparées* » (Oeser, 2019 : 25). Alors même que les frontières ténues entre vies professionnelle et privée, au CNRS comme en colloque, y favorisent précisément rapports de séduction et mises en conjugalité, leur imperméabilité est soudainement revendiquée, le temps de la rupture arrivé. Sans trop d'efforts, les chercheurs opèrent cette démarcation symbolique auparavant absente des rapports interpersonnels dans la recherche scientifique. En creux, c'est cette même capacité qui est exigée de leurs ex-compagnes comme de leurs conquêtes sexuelles.

Carrière et harcèlement en colloque : deux fronts parallèles

L'exceptionnalité des colloques n'est pas vécue de manière équivalente par leurs collègues féminines. Au sein du corpus, aucune enquêtée n'y indique de rapports sexuels consentis, si ce n'est, bien sûr, dans le cadre d'un engagement conjugal avec un chercheur. À l'inverse du sentiment de liberté que s'octroient les hommes, elles témoignent d'expériences bien plus contrastées, entre recherche de l'effervescence scientifique et de l'émancipation professionnelle qu'elle sous-tend, et besogne contraignante aux risques démultipliés. C'est sur cette dernière tendance que nous concentrons désormais notre analyse. Dès lors que les uns « *se lâchent* »¹² ou « *pètent un peu les plombs* »¹³ en colloque, il s'agit d'interroger qui en fait généralement les frais.

Des enclaves propices aux violences, au vu et au su de tou·te·s

Temps de jouissances pour les uns et de prudence pour les autres, les colloques brouillent les frontières entre privé et professionnel, légitimant des tentatives masculines de rapprochement qui s'avèrent davantage vécues comme des intrusions par leurs consœurs. L'intimité contrainte produite en colloque tend, en effet, à exposer les femmes, ainsi isolées du reste de la communauté scientifique, à toutes sortes de violences cumulées. Un cas emblématique est celui de Laetitia. Exposée très tôt au harcèlement sexuel, elle relate l'une des nombreuses scènes auxquelles elle a assisté :

¹² Nadia, 50-60 ans, IR, biologie, mariée à un enseignant.

¹³ Christian, 50-60 ans, DR, biologie, marié à une enseignante-chercheuse.

« J'étais à un de mes premiers congrès, toute jeune, et y'avait ce chef, justement que j'ai retrouvé à [un institut privé], qui est à la retraite maintenant. J'sais pas, le mec, il était copain avec les ministres, il avait un putain de pouvoir, il pouvait soutenir ou machin... Et il t'invitait à danser ! Il était dégueulasse, il transpirait... Il invitait à danser les petites meufs, le rock, en collé-serré et tout. Moi, putain, quand j'ai vu ça, je me suis cassée dans ma chambre, quoi. OK, c'est bon. Je veux même pas arriver au point où j'lui dis « non, je veux pas danser, tu pues de la gueule ». [elle rit] Enfin, je veux dire, personne n'a envie de danser avec ce mec, quoi ! C'est pas possible ! »

[Laetitia, 40-50 ans, CR, biologie, en couple avec un ouvrier]

Du fait qu'elle soit syndiquée, ouvertement féministe et peut-être aussi bisexuelle, Laetitia compte parmi les enquêtées les plus conscientes des rapports de pouvoir à l'œuvre en colloque. Plus loin dans l'entretien, elle évoque une confiance faite par une amie proche, exposée à l'exhibitionnisme de son directeur de thèse qui, saoul, se déshabille pour se baigner. En congrès comme ailleurs, les violences sexuelles prennent des formes plurielles, bien que la prévalence du harcèlement s'y donne à voir dans les invitations plus ou moins explicites et réitérées à dîner, à danser, à se voir offrir un verre ou à regagner ensemble la chambre d'hôtel. Insérées dans les conventions de bienséance et pratiques professionnelles rituelles (Monjaret, 2001) du monde scientifique, ces sollicitations n'en demeurent pas moins préjudiciables pour des chercheuses qui les essuient en premier lieu de la part de leurs supérieurs hiérarchiques – plafond de verre oblige. Galvanisés par l'absence de contraintes et les effets de l'alcool, les assauts des chercheurs se font alors insistants, le plus souvent dans l'indifférence générale. L'ambiance chaleureuse de relâchement lors de ces éditions scientifiques, synonymes de retrouvailles attendues de longue date, porte, en creux, une injonction à la libération sexuelle profondément asymétrique. Ce « régime de sexe forcé » (Ruault, 2019 : 383), instauré sur une scène où le maintien de leur réputation est crucial, contraint les chercheuses à se montrer plus qu'accommodantes vis-à-vis du désir masculin, tout en réprimant, Laetitia le dira, leurs propres aspirations sexuelles. Elles déploient alors des tactiques d'esquive à différents degrés d'intensité : céder une danse pour se désengager poliment à la suivante ou se calfeutrer, hors sessions plénières, dans sa chambre d'hôtel pour le reste du séjour n'en sont que les illustrations les plus polarisées. Le choix de l'hôtel revêt à ce titre un enjeu stratégique, certaines préférant s'isoler dans une ville inconnue plutôt que de partager un même toit temporaire avec leurs collègues. Leur emploi du temps tout entier apparaît conditionné à cette exigence de vigilance :

« Je me suis toujours arrangée pour ne pas me retrouver seule, par exemple, à des invitations de commerciaux au restaurant. Par exemple, si un fournisseur m'invite, et que je suis avec mon équipe, il invite toute l'équipe, pas que moi. Y'a eu des fois où on m'a invitée seule, et j'ai dit que j'avais une présentation orale le lendemain, et qu'il fallait que j'aille réviser à l'hôtel, quoi. »

[Nadia, 50-60 ans, IR, biologie, mariée à un enseignant]

Le cadre du colloque suscite ainsi les avances intempestives de toutes parts : de leurs pairs certes, mais aussi de prestataires du secteur privé et autres fournisseurs présents dans ces espaces. Or, pour ces chercheuses en sciences expérimentales, les rapports de dépendance professionnelle s'expriment aussi vis-à-vis de ces représentants du pouvoir économique et industriel, auprès desquels se négocient, entre autres, dépôt de brevets, acquisition de machines et d'instrumentation. Lorsque ces harceleurs s'avèrent très haut-placés (en particulier, les présidents de sociétés savantes ou de grands groupes industriels), lesdites tactiques n'en deviennent que plus délicates, par crainte de froisser et d'en subir des représailles. « C'est un peu compliqué de les rembarrer, ces gens-là », dit Nadia. De surcroît, l'éphémérité du moment justifie de fermer les yeux et de n'opposer aucune sanction sociale à des pratiques qui seraient plus vite qualifiées de déviantes en contexte classique de travail. Pour Édith, c'est précisément

lors de ses missions à l'étranger que le harcèlement moral quotidiennement vécu au sein de son projet prend des atours sexuels.

« À partir du moment où on t'emmerde tous les soirs pour t'expliquer que ça serait bien qu'on passe un moment agréable ensemble... On considérait que je faisais partie de la mission. [...] On me grattait à la porte de l'hôtel. Des intimités forcées, dans le sens où t'es dans l'avion, côte-à-côte, et on te met la main sur la cuisse d'un air de rien. Dans des endroits où tu choisis de pas faire un scandale, parce que tu pars trois semaines avec cette personne, et si tu choisis de péter les plombs maintenant, comme tu vas dans un endroit isolé, tu te dis que ça va être le bordel. »

[Édith, 60-70 ans, IR, physique, séparée d'un avocat]

« *Faire partie de la mission* » signifie ici la réassignation féminine la plus stricte qui soit à l'incarnation faite chair de la sexualité (Pringle, 1989), dans une temporalité où les conquêtes sexuelles masculines se confondent partiellement à leurs objectifs professionnels. Ainsi, si la proximité physique entretenue par les colloques autorise les transgressions de toute sorte, leur confinement géographique assoit le sentiment d'omnipotence des auteurs de violences. Dans un mouvement parallèle, elle favorise aussi leur non-dénonciation, chez des victimes plutôt résolues à les subir, à la condition expresse qu'elles n'aient pas, ensuite, à cohabiter avec leur agresseur. Alors même que les tutelles, CNRS inclus, sont théoriquement habilitées à user de leur pouvoir disciplinaire pour des faits survenus en dehors du strict périmètre des laboratoires, aucune enquêtée du corpus ne les signale à sa hiérarchie. Les colloques brouillent les frontières du consentement autant qu'ils semblent troubler, pour les victimes, la délimitation claire des compétences des différentes autorités scientifiques. À défaut d'être impuissantes, elles ne s'avèrent que rarement saisies de ce qui se joue en colloques. Symptôme latent du « *butoir* » que constitue la régulation de la sexualité au travail (Lapeyre, 2018 : 224), cette cécité se réactualise à l'aune des comportements parmi les plus tendancieux dont nos enquêtées ont été témoins au cours de leurs circulations internationales. Réalité impunie, quoique peu mesurable en l'état, le « *tourisme sexuel* » de certains « *collègues américains qui débarquent en Europe comme en Thaïlande* »¹⁴ n'a plus grand-chose à voir avec les pratiques ludiques grimées par David Lodge (1991). Niché dans les recoins de l'accessibilité de l'action publique, il se mue en tabou absolu du monde académique – en cela, aussi, qu'il ne saurait exclusivement être l'apanage des autres.

Si les femmes sont les principales destinataires de ces agissements, l'introduction de la variable de l'orientation sexuelle permet toutefois de démontrer la permanence du caractère profondément sexualisé de ces espaces professionnels. Après un congrès en Bulgarie, Julien sort festoyer avec des collègues. En fin de soirée, ne reste plus qu'un « *grand pont* », accompagné de son conjoint pour l'occasion.

« En rentrant, eux n'avaient pas spécialement envie de dormir, donc ils m'ont invité dans leur chambre. Et en fait, j'avais pas spécialement calculé qu'on était plus que trois. Et pendant que lui allait chercher à boire dans le bar, son copain a mis sa main sur ma cuisse et a essayé de m'embrasser. Du coup, j'ai refusé. Et comme je sentais qu'ils avaient envie de sexe, je suis parti pour les laisser faire, quoi. »

[Julien, 30-40 ans, CR, physique, séparé d'une chercheuse]

Plus amusé qu'offusqué, Julien n'a pas souffert de cet épisode, ni sur le moment, ni après-coup, et conserve à ce jour une excellente relation avec le collègue en question, régulièrement invité à dîner à la maison. Toutes les sollicitations dans l'espace académique festif ne sauraient être vécues de manière équivalente, ni systématiquement qualifiées de violences. La ponctualité de l'événement dans les trajectoires masculines les incite sans doute à cette retenue, reléguant ce

¹⁴ Xavier, 30-40 ans, CR, physique, séparé d'une chercheuse.

type d'agissements sous le pudique sceau de la confidentialité, quand bien même ils auraient eu lieu aux abords du travail. La rareté des pratiques de séduction homosexuelle au sein du corpus nous invite à cette même prudence : le degré de stigmatisation des pratiques sexuelles influe sans doute sur le vécu du desserrement des contraintes sociales inhérent aux colloques. Il n'en demeure pas moins que le désir masculin paraît le seul légitime à s'y exprimer.

L'inévitable collusion entre mondes sexuel et professionnel

Pour les femmes du CNRS, c'est bien cette ambiguïté tenace entre privé et professionnel qui peut rendre douloureuse l'occupation de ces lieux. Car la camaraderie vivace unissant Julien à son prétendant éconduit en atteste : les discussions informelles, utiles à la confection et à l'entretien de réseaux professionnels, constituent bel et bien « *une grande partie de l'intérêt des conférences* »¹⁵, sinon leur cœur. La gêne éprouvée par la plupart des femmes dans ces espaces entrave alors leur accès à ces sources d'informations privilégiées pour les carrières. « *Loin d'être un temps pour rien* », la participation aux sociabilités festives et aux temps hors travail s'avère en effet primordiale pour « *fabriquer du pouvoir, pour se construire sa place en occupant l'espace* » et « *pour accumuler des informations qui circulent sur un mode informel* » (Sedel, 2010 : 162). Ce paradoxe, Laetitia l'explique parfaitement :

« Moi, ça me fait chier à fond, quoi. C'est pas forcément des gens avec qui j'ai envie de boire, c'est des gens avec qui je suis obligée de travailler ! [elle rit] Mais en même temps, si tu vas pas aux trucs de soirées, si tu fais pas le minimum vital, t'es pas cool... Puis il se passe plein de trucs au bar quand même, dans le sens où on parle de réseaux, de politique, de relations humaines. En recherche, il se passe plein de trucs au bar. Moi, c'est comme ça que j'ai trouvé mon post-doc. »

[Laetitia, 40-50 ans, CR, biologie, en couple avec un ouvrier]

Par extension, les colloques servent donc à décrocher des contrats de recherche on ne peut plus tangibles. Or, les stratégies de confinement dans la chambre d'hôtel mises en œuvre par ces femmes les coupent des sociabilités nouées, et partant, d'opportunités de recrutement ou de promotion. Il s'agit là d'une caractéristique féminine, tant les hommes peuvent, à l'inverse, se déplacer sans crainte dans ces espaces, s'octroyant par-là les exclusifs bénéfiques de l'« *élasticité du temps de travail* » (Sedel, 2010 : 162). Pour les chercheuses du CNRS, un choix douloureux se pose alors : prendre le risque de s'exposer aux violences sexuelles dans la poursuite de leur carrière, ou préserver leur intégrité, quitte à faire l'impasse sur de nouveaux projets. Ce paradoxe, dont les deux issues paraissent perdantes, révèle ainsi la collusion de deux mondes réputés imperméables : l'exercice professionnel et l'exercice sexuel. Selon les termes de Viviana Zelizer, en effet, « *argent et intimité représentent des principes contradictoires dont l'intersection génère conflit, confusion et corruption* » (2001 : 125). La confusion des rôles et des fonctions, inhérente au monde de la recherche, engendre ainsi des positions délicates, sinon conflictuelles, pour ses fonctionnaires féminines. Si le terme de corruption paraît galvaudé en contexte, il s'entend toutefois à la lumière d'autres expériences, tenant davantage de l'extorsion que de l'avance intempestive.

Pour celles aux statuts les plus précaires, le recouvrement de ces deux mondes peut notamment induire des mises en dette ; comme chez Myriam, qui dénonce « *trop d'ambiguïté* » de la part de son directeur de thèse. En colloque, elle répond par un « *sourire poli* » à ses sous-entendus sur le partage des chambres d'hôtel, et décline toute invitation à boire de l'alcool : « *Ne serait-ce qu'être un peu pompette, je sais pas, j'aurais été sur mes gardes* »¹⁶. Parce que la recherche

¹⁵ Rachel, 60-70 ans, DR, chimie, en couple avec un enseignant-chercheur.

¹⁶ Myriam, 20-30 ans, doctorante, physique, en couple avec un commercial.

française admet voire valorise que « *la relation pédagogique soit le prélude à une relation amoureuse* », ces carrières naissantes peuvent, de surcroît, être entachées d'un « *stigmatisme de la promotion canapé* » (Cardi, Naudier, Pruvost, 2005 : 70-71). Cet opprobre jeté sur les mérites réels de l'avancement de carrière n'en est que plus difficile à gommer encore pour des doctorantes déjà surexposées au harcèlement sexuel. Le subir de la part de l'homme qui tient leur devenir les expose à des mesures d'extorsion sexuelle et de chantage économique caractérisées. Le subir en colloque s'avère, en outre, particulièrement préjudiciable pour de jeunes chercheuses, restant dépendantes de ces espaces pour une mise en réseau effective avec le reste de la communauté scientifique. Consciente de ce creuset d'inégalités constitué au plus tôt dans la carrière, Eva s'attache à protéger ses jeunes étudiantes de master et de doctorat :

« Dans ces congrès, on repère qui se comporte comment. On a cette espèce de cartographie de qui est fiable et de qui n'est pas fiable d'un point de vue des violences sexuelles, en fait. Ce qui réduit énormément le champ des possibilités du point de vue des carrières. Je m'en suis rendue compte en parlant avec mes étudiantes. Moi-même, je disais « telle personne, il s'est passé ça, donc surtout, tu vas pas travailler là-bas ». [...] Et ça réduit, mais c'est horrible, mais ça réduit de moitié les labos où on peut aller ! »

[Eva, 30-40 ans, MCF, biologie, en couple avec un informaticien]

Les propos d'Eva, consciente des rapports de pouvoir en jeu dans chacune des éditions scientifiques, témoignent des stratégies d'évitement produites en conséquence. C'est bien cette économie de la gestion de la violence, et non une quelconque « autocensure », qui entrave alors les opportunités scientifiques des femmes, organisant leur mise à l'écart de certaines scènes de leur monde professionnel. Cette batterie de tactiques se fait, par ailleurs, sans réelle certitude de réussite. Pour atténuer durablement le degré d'exposition des chercheuses aux violences, en effet, seules les conjugalités se révèlent efficaces : celles en couple homogame en déclarent moins, d'autres perçoivent une nette différence selon que leur conjoint soit présent ou non. Ainsi, Rachel a certes subi du harcèlement sexuel au cours de sa carrière, mais jamais en congrès où elle voyage toujours accompagnée : « *Les gens dans notre communauté savaient qu'on était ensemble. Ça m'a permis d'être un peu tranquille entre guillemets* »¹⁷. Au nombre des avantages professionnels que connaissent les femmes engagées dans des couples à double-carrière académique (Astin, Milem, 1997), il faut donc compter leur moindre exposition aux violences sexuelles. Versée dans le bien commun, la sexualité des femmes saurait être exploitée et exploitable par tout-un-chacun. Dès qu'elles sont perçues comme appartenant à un homme issu du sérail scientifique, en revanche, « *l'appropriation collective* » des chercheuses cède le pas à leur « *appropriation privée* » (Guillaumin, 1978). Le soupçon de l'ascension professionnelle par l'usage sexuel, quant à lui, ne s'efface pas pour autant.

L'ensemble de ces mécanismes, mis en œuvre par les chercheuses pour atténuer l'incidence de la sexualité en colloque sur leurs carrières, témoigne d'une vigilance rendue permanente. Par-là, elle laisse poindre un autre versant du renforcement des inégalités de genre : le facteur aggravant de pénibilité que peuvent constituer non plus la seule sexualité au travail (Lapeyre, 2018), mais aussi sa gestion permanente. Au-delà de la confection des réseaux, cette prérogative féminine tend alors à complexifier leur rapport au cœur de métier des colloques, jusqu'à présent perdu de vue : les communications orales en elles-mêmes.

« Moi, ça a toujours été un problème, l'habillement. C'est quelque chose qui, franchement, me saoule et je suis sûre que les hommes ne se posent jamais cette question. Ils sont en shorts, en claquettes, pour présenter leur oral. [...] J'essaie quand

¹⁷ Rachel, 60-70 ans, DR, chimie, en couple avec un enseignant-chercheur.

même de faire un effort. Quand je pars en voyage, je prends une tenue qui est réservée pour ce jour-là où j'allais faire ma présentation. J'y pense en amont, quoi. »

[Agnès, 50-60 ans, DR, biologie, mariée à un chercheur du privé]

Derrière « *l'emblème d'une évaluation qui ne prend en compte que les compétences scientifiques* » (Cardi, Pruvost, Naudier, 2005 : 53), la vigilance corporelle dont font montre les chercheuses se doit ainsi d'être étendue aux temps de présentation en session. Obligation professionnelle tacite, ce travail esthétique, contraint d'être performé en même temps que des résultats de recherche sont délivrés, sacralise l'empreinte sexuelle de ces espaces, omniprésente dans leurs à-côtés certes, mais surtout jusqu'au cœur du débat contradictoire universitaire. Salomé relate ainsi avoir essuyé des avances, non pas lors d'une soirée festive, mais à l'issue même de sa toute première session thématique : « *Ils m'ont parlé de recherche, hein. Mais les questions étaient pas forcément intéressantes, puis ils étaient un peu insistants* »¹⁸. Ainsi contrainte de ménager ses collègues pour mieux aménager sa carrière, Salomé n'en demeure pas moins privée, à un moment crucial, de retours critiques sur ses travaux de thèse.

Conclusion

De même que les conduites d'alcoolisation d'un groupe professionnel informent sur les rôles et statuts qui sont les siens (Hughes, 1996), les pratiques festives en colloque, et les socialisations informelles qui en découlent, servent des buts professionnels précis. À mi-chemin entre deux sphères, colloques et congrès entretiennent un flou qui n'est qu'apparent : de prime abord motivés par des logiques de poursuite de carrière, ils légitiment aussi l'engagement dans des rapports sexuels sur le lieu de travail. Pour les hommes hétérosexuels surtout, les colloques permettent d'allier opportunités sexuelles et scientifiques : les promesses d'embauche y fument, les projets de publications y sont entérinés, en même temps que leur désir, comblé. À l'inverse, la perméabilité entre travail et hors travail inhérente à cet espace se pose au détriment des chercheuses : leurs aspirations propres, en termes de carrière tout comme de séduction, s'y révèlent inaudibles. Face aux risques de harcèlement, la vigilance à laquelle les chercheuses sont obligées ne saurait se confondre avec l'autocensure ou le manque d'ambition professionnelle qui leur sont souvent imputées (Le Feuvre, 2017). Bien au contraire, c'est en conséquence directe au fort pouvoir dissuasif de la violence sexuelle en colloque que se lit leur défaut d'accès aux réseaux professionnels officieux, enclaves encore masculines au sein desquelles s'échangent pistons et secrets de fabrication des carrières. Nul besoin toutefois de recourir à la contrainte pour contrôler les femmes au travail ; les façonnements de la romance hétérosexuelle s'y emploient tout autant (Pringle, 1989). Certes le couple homogame atténue l'exposition au harcèlement, mais l'hétérosexualité amplifie, et davantage sur cette scène, les inégalités intraconjugales. Dès lors, ces conventions professionnelles apparaissent surtout structurées par des rituels d'ordre sexuel, aux règles implicites édictées par les chercheurs, et à leur avantage. Ainsi dévié de sa fin épistémique, le colloque consolide encore davantage l'entre-soi déjà tenace du monde scientifique. Consciemment ou non, la sexualité y est bel et bien maniée en outil d'entrave aux ascensions de carrière des chercheuses, permettant aussi le maintien d'une hégémonie masculine sur les réseaux scientifiques.

De par leur cadre galvaudé, les colloques paraissent entretenir une culture des violences sexuelles plus prégnante encore que dans les unités de recherche. À l'instar des débordements étudiés dans les corps de police, « *les coulisses, parce qu'elles échappent au regard de la hiérarchie et du public, rendent possible la perpétuation de tels actes* » (Pruvost, 2008 : 95).

¹⁸ Salomé, 40-50 ans, IE, physique, mariée à un ingénieur CNRS.

Inaccessibles, ou si peu, aux tutelles, les colloques restent un angle mort de l'action publique, les sociétés savantes n'étant tenues par aucune obligation de prévention. Si des prises de position du côté des sciences sociales ont eu lieu pour se faire le relai, sur ce terrain, des politiques de lutte contre les violences sexuelles (AFS, 2020), ce même sursaut tarde à venir dans ces disciplines de sciences fondamentales. Toujours rétives à leur féminisation effective (Le Feuvre, 2017), elles sont aussi le théâtre de rapports de pouvoir moins tamisés, en raison d'une formalisation plus stricte des hiérarchies, d'une institutionnalisation achevée de la recherche sur projets et de leur promiscuité avec le pouvoir industriel. Parce qu'il amplifie de manière saillante des tendances classiques du monde académique, le prisme des colloques de sciences expérimentales permet *in fine* d'accéder à ce qui échappe souvent à l'investigation sociologique : le caractère infra-ordinaire de la sexualité prenant place dans un quotidien, celui du travail. Loin du schème de la « *parenthèse enchantée* » qui se voudrait autonome du reste du monde scientifique, les colloques s'inscrivent, en effet, dans un continuum de rapports de genre, de classes d'âge, de hiérarchie de corps et de statuts auxquels la vie de laboratoire n'échappe point. Il nous faut alors rompre avec le registre d'exception précédemment convoqué : si le préjudice professionnel causé par la violence sexuelle se fait plus proéminent sur cette scène, il ne saurait en aucun cas y être circonscrit.

Références

- Association Française de Sociologie (AFS), 2020, Mise en place d'un groupe de travail sur les violences sexistes, sexuelles et de genre, communiqué de presse du 11 février 2020, <https://afs-socio.fr/creation-dun-groupe-de-travail-sur-les-violences-sexistes-sexuelles-et-de-genre/>.
- Astin H., Milem J., 1997, The Status of Academic Couples in U.S. Institutions, in Ferber M., Loeb J. (dir.), *Academic Couples: Problems and Promises*, Urbana, University of Illinois Press, 128-155.
- Avril C., 2019, Le harcèlement sexuel, une grille de lecture des relations entre les sexes au travail, *Sociologie du Travail*, 61 (3).
- Béliard A., Eideliman J., 2008, Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique, in Bensa A., Fassin D. (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 123-141.
- Cardi C., Naudier D., Pruvost G., 2005, Les rapports sociaux de sexe à l'université : au cœur d'une triple dénégation, *L'Homme & la Société*, 158 (4), 49-73.
- Clair I., 2013, Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ?, *Cahiers du Genre*, 54 (1), 93-120.
- Guillaumin C., 1978, Pratiques du pouvoir et idée de Nature. L'appropriation des femmes, *Questions Féministes*, 2, 5-30.
- Hughes E., 1996 [1971], *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, 345 p.
- Lallement M., Laufer J., Molinier P., 2005, Introduction, in Angeloff T., Lallement M., Laufer J., Lépinard E., Molinier P. (dir.), *Actes du colloque Épistémologies du genre : regards d'hier, points de vue d'aujourd'hui*, documents de travail n°8, MAGE – CNAM, 23 – 24 juin 2005, 7-10.
- Lapeyre N., 2018, Égalité professionnelle, corps et sexualité, in Maruani M. (dir.), *Je travaille, donc je suis. Perspectives féministes*, Paris, La Découverte, 217-227.

- Le Feuvre N., 2017, La féminisation des enseignants-chercheurs en France : entre conformité et transgression du genre, in Buisson-Fenet H. (dir.), *École des filles, école des femmes*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 207-220.
- Lieber M., Pochic S., Serre D., 2019, Harcèlement sexuel au travail : peut-on compter sur le droit ?, *Travail, genre et sociétés*, 42 (2), 165-170.
- Lodge D., 1991 [1984], *Un tout petit monde*, Paris, Rivages, 415 p.
- Marry C., Jonas I., 2009, Une féminisation irrégulière et inaboutie du monde académique : le cas de la recherche en biologie, in Demazière D., Gadéa C. (dir.), *Sociologie des groupes professionnels*, Paris, La Découverte, 402-412.
- Monjaret A., 2001, La fête, une pratique extra-professionnelle sur les lieux de travail, *Cités*, 8 (4), 87-100.
- Oeser A., 2019, Sexualités à l'épreuve du genre et des hiérarchies usinières, *Sociologie du Travail*, 61 (3).
- Pringle R., 1989, *Secretaries Talk: Sexuality, Power and Work*, Londres, Verso, 283 p.
- Pruvost G., 2008, Ordre et désordre dans les coulisses d'une profession, *Sociétés Contemporaines*, 72 (4), 81-101.
- Roy D., 2006 [1974], *Un sociologue à l'usine*, Paris, La Découverte, 244 p.
- Ruault L., 2019, Libération sexuelle ou « pression à soulager ces messieurs ? Points de vue de femmes dans les années 68 en France, *Ethnologie Française*, 49 (2), 373-389.
- Saguy A., 2003, *What Is Sexual Harassment? From Capitol Hill to the Sorbonne*, Berkeley, University of California Press, 252 p.
- Sedel J., 2010, Une reconfiguration des spécialisations professionnelles au Monde ?, in Damian-Gaillard B., Frisque C., Saitta E. (dir.), *Le journalisme au féminin. Assignations, inventions, stratégies*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 153-168.
- Singly (de) F., Chaland K., 2002, Avoir le « second rôle » dans une équipe conjugale. Le cas des femmes de préfet et de sous-préfet, *Revue Française de Sociologie*, 43 (1), 127-158.
- Vatin F., 2016, Avoir une vie ailleurs : l'extraconjugalité, in de Singly F. (dir.), *Libres ensemble. L'individualisme et la vie commune*, Paris, Armand Colin, 245-273.
- Zelizer V., 2001, *Transactions intimes*, Genèses, 42 (1), 121-144.